

Philippe Delerm Dickens, barbe à papa



folio

Extrait de la publication

COLLECTION FOLIO

Philippe Delerm

Dickens,
barbe à papa

et autres
nourritures délectables

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2005.*

Extrait de la publication

Philippe Delerm est né le 27 novembre 1950 à Auvers-sur-Oise. Ses parents étaient instituteurs et il a passé son enfance dans des « maisons d'école » à Auvers, à Louveciennes, à Saint-Germain.

Après des études de lettres, il enseigne en Normandie où il vit depuis 1975. Il a reçu le prix Alain-Fournier 1990 pour *Autumn* (Folio n° 3166), le prix Grandgousier 1997 pour *La première gorgee de bière et autres plaisirs minuscules*, le prix des Libraires 1997 et le prix national des Bibliothécaires 1997 pour *Sundborn ou les jours de lumière* (Folio n° 3041), le prix Aliénor d'Aquitaine 2007 pour *La tranchée d'Arenberg et autres voluptés sportives*.

J'aime ce qui me nourrit : le boire, le manger, les livres.

LA BOÉTIE

Les plats se lisent et les livres se mangent.

MARCEL PROUST

Toujours pâle et absorbée, elle lisait avec un air dur, à côté d'une tasse de chocolat refroidi.

COLETTE

Il ne lit pas : il dévore. C'est d'un enfant qu'on dit cela. Qu'en était-il des livres, à l'âge où l'on dévore ? Qu'en était-il du boire et du manger ? Des traces en sont restées, qui donnent envie d'écrire. Mais le désir s'est prolongé. La faim, la soif, les mots. Bien sûr que l'on dévore encore, et c'est très bon. Merci pour la purée, pour Alain de Botton, pour le vin chaud, pour Léautaud, pour les *Mustang* de don Pedro, pour Flaubert et la menthe à l'eau, pour la pizza des pas perdus, les nuits anglaises de Dickens et les secrets du mousseux tiède. Bien sûr que l'on dévore encore. Comment se souvenir sinon d'avoir pu dévorer ?

Purée vivante

Au fil des ans, la purée est devenue simplement un accompagnement. Au restaurant, surtout. Là, c'est comme si la purée de pommes de terre était proscrite, honteuse. Certes, on peut trouver jolies ces petites taches de couleur sur l'assiette large. Pintade avec ses trois purées : céleri, topinambour, pois cassés. Carotte, quelquefois. Trois ronds de mousse tiède et parfumée. Avalé chacun en deux bouchées. Là commence la perversion. Peut-on décemment appeler purée ce qui se mange en deux bouchées ? Le mot lui-même appelle un autre espace, une autre densité.

Alors chez soi, un soir, on se fait une vraie purée. Déploiement d'un journal sur la table de la cuisine, pour raison d'épluchage. Un vieux numéro de *L'Équipe* est très bien pour ça. En attaquant les patates, entre deux coups d'épluchelégumes, c'est intéressant de savoir ce que Zidane pensait à la veille du match contre Monaco qui

s'est joué il y a six mois. C'est comme les images des années 1900 où l'on évoquait l'an 2000. On a tout son temps. Lavage intransigeant des pommes de terre sous l'eau froide, séchage sur un torchon immaculé étalé sur l'évier. Peut-être pas très nécessaire, puisqu'on va les plonger dans l'eau de la casserole, mais il semble que les choses sont plus parfaites ainsi.

La cuisson est toujours plus longue qu'on ne pense. Avec une fourchette, on sonde la texture : pas trop dure ni trop molle, il faut couper le feu au bon moment. Mais, l'eau vidée, c'est après qu'il faut doser avec sagacité le lait, le beurre. Et puis la volupté de l'écrasement au presse-purée. Rien de très difficile, mais un engagement physique et mental constant — les nouvelles à la radio ronronnent, on ne les écoute pas vraiment.

On aurait pu faire aussi des chipolatas, ou du boudin. Mais non. C'est mieux de remplir son assiette de purée, de se concentrer sur l'objectif. Et puis on sait bien. On ne pourra pas s'empêcher d'étaler, de parfaire le cercle, de commencer à dessiner avec le dos de la fourchette ces stries en diagonale et en carré — une galette de purée, l'enfance n'est pas morte.

Lecteur entre deux peurs

Quelque part au cœur d'un Londres dix-neuvième, le comble de la civilisation et de la racaille mêlées. Les destins faramineux nés d'héritages compliqués y sont sans cesse menacés par des hommes de main : leur rire sardonique traverse les brouillards de Tavistock Square. Le héros de Dickens habite quelque temps une rue populaire, un appartement modeste et confortable. Une logeuse s'occupe de son linge, prépare ses repas, remet du charbon dans le poêle. En dépit de la sympathie que nous inspire le jeune homme, nous le trouvons un peu goujat de se laisser ainsi servir par une vieille femme. Pour lui qui n'a connu jusque-là que marâtres et pensionnats cruels, c'est certes une revanche sur le sort. Elle nous semble équivoque et frêle. Ce petit côté installé est bon à prendre. Il ne va pas durer. Bientôt, notre héros devra quitter les lieux dans l'effarement d'une nuit au couteau. Un compagnon taciturne enveloppé dans un long

manteau noir fait danser dans l'escalier les ombres terrifiantes d'une lanterne sourde. Il y aura beaucoup de pluie, les quais de la Tamise, une poursuite en bateau... Nous serons soulagés de retrouver le jeune homme cheminant dans un sentier herbeux, à nouveau libre et sans le sou. Le vent froid du matin soufflera sa nouvelle chance.

Pour nous qui savons mieux que lui ses risques et son danger, la saveur ouatée de l'appartement petit-bourgeois londonien est délectable. Elle dure quelques pages, et c'est en imagination que nous goûtons les motifs bleu pâle du papier peint, les courbes du fauteuil tendu de velours prune, les scènes des *Mille et Une Nuits* reproduites en gris cendré sur les assiettes rangées dans le haut vaisselier. L'auteur ne nous dit rien de tout cela. Il se contente de bourrer l'estomac de son héros d'une quantité formidable de côtelettes, dont l'excès nous est épargné. Lecteur, c'est beaucoup mieux qu'héritier locataire. On invente les meubles ; on les habite pour l'éternité.

Faire petit

« Faï petit ! » Il faut dire ces mots avec l'accent du Midi, en prononçant le second *t* — pétite. Mes deux grands-mères du Tarn-et-Garonne me lançaient cette phrase en patois, à l'heure du goûter. Faï petit. Fais petit. C'est-à-dire, coupe une large tranche de pain dans la miche d'un kilo, et accompagne-la d'une seule rondelle de saucisson, ou bien de deux carrés de chocolat. Une mesure d'économie, bien sûr, qui prévalait encore au début des années cinquante, mais qu'elles assumaient avec un léger sourire au coin des lèvres, comme si l'austérité nécessaire qu'elles avaient connue au temps de leur propre enfance était devenue un principe moral qu'elles souhaitaient m'inculquer. Et puis, surtout, parce que c'était meilleur. Il ne s'agissait pas seulement de ne pas gâcher le bon, le cher, le goûteux, mais de lui donner un prix en le distillant comme une récompense, en contraignant à le consommer très lentement.

Je ne suis pas sûr d'avoir adoré à l'époque ce saucisson, presque rance, qu'on détachait des solives du plafond. La peau en était épaisse et la consistance plutôt revêche. Mais avoir à le manger dans un océan de pain le rendait délicieux. La mie de ces miches paysannes que je trouvais bourrative et insipide à l'heure du repas prenait une légèreté presque neigeuse en se mariant avec d'infimes parties déchiquetées de la rondelle de saucisson. Ce n'était pas parce que c'était bon qu'il fallait faire petit. C'est parce qu'il fallait faire petit que c'était bon.

La première fois

Un moment historique. C'est la première vignette où on les voit ensemble. Pour les tintinophiles, c'est une question facile. Dans quel album découvre-t-on le capitaine Haddock ? *Le Crabe aux pinces d'or*, bien sûr !

Tintin est dans l'action pure. Il vient d'escalader, de nuit, la paroi menaçante du cargo Karaboudjan. En bas, une mer démontée. En haut, le rond de lumière d'un hublot entrouvert. Un grappin de fortune, deux planches attachées par une corde et lancées à plusieurs reprises avant d'atteindre leur but — Tintin ne sait pas encore qu'il s'agit de la cabine du capitaine. Ingéniosité, courage, condition physique, et Milou sur l'épaule, pour tout faciliter. Quand les planches touchent enfin leur cible, et passent à travers le hublot, elles tombent sur la tête du capitaine, qui, ne voyant personne, croit à une hallucination. Le contraste est très fort entre les images nocturnes du dehors, l'obstina-

tion de Tintin qui dérape au-dessus des vagues au moment de l'ascension et la chaleur orangée de la cabine, austère mais protectrice, resserrée, lambrissée, avec une couchette bien bordée où l'on pourrait oublier toutes les aventures.

Mais Haddock est incapable de profiter de son univers, qu'il n'a pas mérité par l'action. Le dos tourné au hublot, au vent de nuit, à tous les possibles, il effectue vaguement une patience, révélatrice de son désœuvrement. On devine déjà que son temps est bien davantage rythmé par l'abaissement du niveau de whisky dans la bouteille posée à ses côtés. Sur l'image qui nous intéresse, l'alcoolisme occupe tout le phylactère, dans une phrase précédée et suivie de points de suspension éloquentes : « ... C'est peut-être le whisky qui... » Les yeux doublement cernés, la coiffure ébouriffée, une main angoissée posée sur le crâne, le capitaine a le whisky coupable, même si l'autre main tient solidement un verre bien rempli. La subtilité de la vignette est là. Tintin ne voit pas le même homme que nous. Essoufflé, légèrement hagard, il se hisse à grand-peine dans l'ouverture du hublot. Milou semble jeter le même œil que lui sur la silhouette de Haddock. Tintin pense avoir affaire à un trafiquant d'opium, et, du coup, les répliques qui suivent sont prononcées sur un ton peu amène. Nous, nous avons déjà vu le capitaine aux prises avec le lieutenant Allan, et nous savons

qu'il est cantonné sur son propre bateau à un rôle pitoyable de figurant, en échange de quelques bouteilles.

Ainsi naît un couple sur un malentendu, comme souvent. Plus tard, dans tous les autres albums, l'alcoolisme du capitaine Haddock sera traité avec humour — une pomme de discorde comme en ont tous les vieux couples. Ici, c'est un peu plus grave. On sent qu'Haddock ne peut rester prostré ainsi : comment admettre qu'un capitaine de bateau soit une épave ? Le Tintin nocturne, escaladeur des parois du cargo, va être cet électrochoc. À la seconde où il pénètre dans la cabine de Haddock, quelque chose se produit qui dépasse de beaucoup les stéréotypes de l'aventure en cours. Tintin va vite comprendre sa méprise. Haddock faisait ses patiences en attendant celui qui lui rendrait sa dignité. Cela ne sera jamais oublié. Pourtant, dans toutes les histoires qui vont suivre, l'équilibre du couple changera. Avec une courtoisie un rien défiante, le jeune reporter laissera la personnalité du capitaine s'exprimer, sans excès de domination ni de moralisme. Il saura composer. Mais pour les passionnés que nous sommes, cette image liminaire continuera de marquer notre imaginaire. Dans *Le Crabe aux pinces d'or*, Tintin devient le père du capitaine Haddock.

156003



Dickens, barbe à papa Philippe Delerm

Cette édition électronique du livre
Dickens, barbe à papa de *Philippe Delerm*
a été réalisée le 03 février 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782070355297).

Code Sodis : N49241 - ISBN : 9782072444302.

Numéro d'édition : 156003.